

SUR L'AÉROSTAT

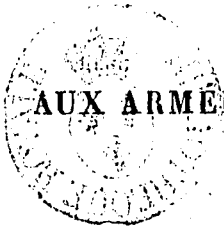
EMPLOYÉ

AUX ARMÉES DE SAMBRE-ET-MEUSE

ET DU RHIN.

SUR L'AÉROSTAT

EMPLOYÉ



AUX ARMÉES DE SAMBRE-ET-MEUSE

ET DU RHIN.

Le Comité de salut public avait réuni auprès de lui une commission de savans, parmi lesquels on comptait Monge, Berthollet, Guyton de Morveau, Fourcroy, Carnot, etc. Il fut proposé par Guyton de faire servir l'aérostат aux armées comme un moyen d'observation; cette proposition fut acceptée par le gouvernement, sous la condition de ne pas employer l'acide sulfurique, le soufre étant nécessaire à la fabrication de la poudre; la commission se proposa alors d'employer la décomposition de l'eau.

Cette expérience, faite par le célèbre Lavoisier, et répétée dans nos cabinets, n'avait pu donner que de faibles résultats; une expérience en grand était nécessaire : il fallait pouvoir extraire douze à quinze mille pieds cubes de gaz dans l'espace de temps le plus court.

Je fus présenté à la commission par Guyton (1) pour faire le premier essai de la décomposition de l'eau dans de grands appareils, et adressé au ministre de l'intérieur, chargé de fournir les fonds pour la dépense du matériel.

Honoré d'un choix fait par une commission aussi distinguée, j'acceptai celle que me donna le ministre; j'exprimai à S. Ex. la résolution de ne recevoir aucun traitement.

Je fus chargé de faire réparer un aérostат de vingt-sept

pieds de diamètre, qui fut mis à la disposition du ministre (2); de faire faire tous les appareils, et de choisir un lieu convenable pour cette expérience : je m'établis dans le jardin des Feuillans.

L'aérostat était réparé; le fourneau, qui renfermait un tuyau rempli d'environ cent livres de fer (3), était construit; les tuyaux et les caisses étaient disposés, et j'étais prêt à mettre le feu au fourneau, lorsque je sentis le besoin d'avoir des témoins.

J'avais pour ami le professeur de physique Charles; j'avais assisté à plusieurs de ses cours, dans lesquels j'avais été souvent son prévôt : j'allai lui proposer de venir avec Conté, que j'avais connu chez lui, voir mon expérience et m'aider de leurs conseils.

L'expérience réussit; je retirai cinq à six cents pieds cubes de gaz (4). Les membres de la commission, qui avaient été témoins de l'opération, furent si satisfaits, que dès le lendemain je reçus l'ordre d'aller en poste à Maubeuge proposer au général Jourdan l'emploi d'un aérostat à son armée.

Je partis. L'armée était à Beaumont, six lieues au-delà de Maubeuge; l'ennemi, à moins d'une lieue de distance, pouvait attaquer à chaque instant. Le général me fit cette observation, qu'il m'engagea à porter au Comité. J'arrivai à Paris après avoir passé deux jours et demi et deux nuits à cette expédition. (5)

La commission sentit alors la nécessité de faire l'expérience entière, avec un aérostat propre à élever deux personnes, et le ministre mit à ma disposition le jardin et le petit château de Meudon.

Il fallait composer un fourneau, dans lequel je crus nécessaire de placer sept tuyaux, imaginer des appareils, des cuves transportables aux armées, et mille choses que l'expérience, autant que la théorie, devait apprendre.

Je proposai aux membres de la commission de m'associer Conté, que je leur avais fait connaître lors de ma première expérience. Conté consentit à venir s'établir avec moi à Meudon, pourvu que j'eusse seul toute la responsabilité, la correspondance avec la commission, et la comptabilité.

Après quelques mois de travaux, le fourneau construit (en partie par nos mains), les tuyaux placés (6), ainsi que tous les appareils, l'aérostat fut rempli, et j'en donnai avis à la commission ; plusieurs de ses membres vinrent faire la première expérience d'une ascension, au moyen d'un ballon tenu par deux cordes. (7)

Les commissaires m'engagèrent à me placer dans la nacelle, et me donnèrent une suite de signaux à répéter et d'observations à faire. Je me fis élever successivement de toute la longueur des cordes, deux cent soixante-dix toises : j'étais alors à trois cent cinquante toises environ au-dessus du niveau de la Seine ; je distinguais parfaitement, avec ma lunette, les sept coudes de la rivière, jusqu'à Meulan. Rappelé à terre, je reçus des complimens des membres de la commission, auxquels je ne dissimulai pas l'impression que pouvait éprouver celui qui, pour la première fois, se trouverait ainsi isolé à une plus ou moins grande distance de la terre, et je leur fis sentir la nécessité d'être toujours deux, c'est-à-dire une personne avec celui qui est à la tête de toutes les opérations. (8)

Peu de jours après, le Comité de gouvernement m'adressa le brevet de capitaine, commandant les aérostatiers dans l'arme de l'artillerie, attaché à l'état-major général. (9)

Je reçus en même temps l'ordre d'organiser une compagnie de trente hommes, y compris le capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major, faisant fonctions d'officier payeur, des sous-officiers, et de me rendre à Maubeuge dans le plus bref délai. (10)

Le huitième jour, je partis avec un officier (11), après

avoir dirigé sur Maubeuge le petit nombre de soldats que j'avais pu réunir.

Arrivé à Maubeuge, mon premier soin fut de chercher un emplacement, de construire mon fourneau (12), de faire les provisions de combustible, et de tout disposer en attendant l'arrivée de l'aérostat et des appareils qui avaient servi à ma première expérience à Meudon.

Les différens corps de l'armée ne savaient de quel œil regarder des soldats qui n'étaient pas encore sur l'état militaire, et dont le service ne leur était pas connu. Le général qui commandait à Maubeuge ordonna une sortie contre les Autrichiens retranchés à une portée de canon de la place; je lui demandai à être employé avec ma petite troupe, dans cette attaque. Deux des miens furent grièvement blessés, le sous-lieutenant reçut une balle morte dans la poitrine.

Nous rentrâmes dans la place au rang des soldats de l'armée.

Peu de jours après, mes équipages étant arrivés, je pus mettre le feu à mon fourneau, et l'aérostat fut rempli dans moins de cinquante heures; alors deux, et souvent trois fois par jour, je m'élevais, par ordre du général commandant, avec un officier de l'état-major, pour examiner les travaux de l'ennemi, ses positions et ses forces. (13)

Occupés pendant vingt jours à des travaux continuels, de jour et de nuit, ainsi qu'à des observations, rien n'était disposé pour entrer en campagne, pour conduire une voile tendue de vingt-sept pieds, un globe aussi fragile, pour sortir d'une place forte, traverser les fossés, passer par-dessus les remparts et les portes, lorsque je reçus à midi l'ordre de me porter le lendemain sur Charleroi, éloigné de douze lieues, par les détours que je serais obligé de faire pour éviter les villages, dont les rues étaient trop étroites.

L'expérience m'avait appris ce qu'il me fallait de force et d'adresse pour résister au vent ou pour se mettre en garde

contre ses atteintes imprévues, j'employai la nuit à disposer vingt cordes autour de l'équateur du filet, que je rendis solitaires par des attaches très rapprochées, et des coulans; chaque aérostier devait porter sa corde, la fixer et la détacher au premier signal; la nacelle se suspendait et se détachait de la même manière (14) : nous pûmes sortir de la place et passer assez près des vedettes ennemies à la pointe du jour.

Après avoir fait une reconnaissance en route, nous arrivâmes devant Charleroi au soleil couchant. J'eus le temps, avant la fin du jour, de reconnaître la place avec un officier général. Le lendemain je fis une seconde reconnaissance dans la plaine de Jumet, et le jour suivant l'aérostat fut en observation, avec un officier général et moi, pendant sept à huit heures (15). (Plusieurs officiers autrichiens, qui étaient à la bataille de Fleurus, m'ont assuré, lorsqu'ils étaient en France, qu'il a été tiré sur nous plusieurs coups de carabine.) Après plusieurs autres reconnaissances, nous suivîmes les mouvemens de l'armée.

Nous étions près des hauteurs de Namur, lorsqu'un coup de vent, que nous n'avions pu prévoir, porta le ballon sur un arbre qui le fendit dans la partie supérieure; dans un instant il fut vidé. (16)

Je ne balançai pas pour retourner à Maubeuge, dont nous étions éloignés de douze lieues; nous y arrivâmes le lendemain matin. Un nouveau ballon, que j'avais demandé, n'était pas arrivé; je crus devoir prendre la poste pour en aller hâter l'expédition : aussitôt qu'il fut arrivé, je fis toutes les dispositions pour le remplir. (17)

Nous partîmes pour rejoindre l'armée. Je conduisais dans mes équipages un ballon cylindrique propre à élever seulement une personne.

Arrivé à Liège, où je reçus l'ordre de séjourner, je crus devoir faire l'essai de ce ballon, qui avait été établi contre mon

gré. Je construisis un fourneau pour le remplir, et je me fis élever à cent toises dans la citadelle. Les cordes d'ascension étaient fixées sur chacun des deux grands côtés; mais une des extrémités du cylindre se présenta au vent comme lui opposant une moins grande résistance. Les deux cordes alors se rapprochèrent de cette partie du cylindre et le ballon ne fut plus retenu par son centre. L'autre partie sous le vent en reçut un mouvement pendulaire, qui porta alternativement la nacelle sur chacune des deux cordes, ce qui rendait l'observation non seulement impossible, mais dangereuse : tous les spectateurs furent effrayés, une foule d'habitans qui m'avaient témoigné un grand intérêt accoururent à la citadelle.

Lorsque je fus bien assuré, par l'expérience, qu'il n'y avait aucun moyen de s'en servir, je donnai le signal d'arriver, et bientôt après j'expédiai le ballon pour Mendon. (18)

Après plusieurs reconnaissances auprès des officiers généraux qui commandaient différens corps d'armée, nous passâmes la Meuse en bateau, pour nous diriger sur Bruxelles. Un nouvel accident nous attendait à la porte de cette grande ville.

Un coup de vent porta le ballon sur un éclat de bois, qui le coupa dans sa partie inférieure; il se perdit une petite quantité de gaz (19). J'entrai dans le parc, où je formai, avec une simple ficelle, une grande enceinte qui fut respectée par la multitude de curieux de toutes les classes. Bientôt l'accident fut réparé, et je rejoignis l'armée le quatrième jour. (20)

Arrivé à Borcette, près d'Aix-la-Chapelle, un séjour de quelques mois me permit d'y faire un nouvel établissement (21), après lequel je reçus l'ordre de me rendre à Paris pour y former une seconde compagnie, que je fus chargé de conduire à l'armée du Rhin. J'emportai un ballon de trente pieds pour lequel je crus nécessaire d'employer neuf tuyaux de même dimension que les premiers, par conséquent de faire un plus grand fourneau. Malgré la plus grande capacité de ce ballon,

il a été rempli dans le même espace de temps que ceux de 27 pieds (il avait un excès de légèreté de 800 liv.) ; et les reconnaissances, sur le Rhin, ont eu le même succès. Je me répèterais, si j'essayais de les décrire ; je me contenterai de plusieurs faits qui ne sont pas sans intérêt ; je finirai par quelques observations.

Les généraux autrichiens et les officiers de leur armée, n'ont pas cessé d'admirer cette manière de les observer, qu'ils appelaient aussi savante que hardie. J'en ai reçu les témoignages les plus honorables, chaque fois que je me suis trouvé avec eux : Il n'y a que les Français capables d'imaginer et d'exécuter une pareille entreprise, m'ont-ils répété lorsque je leur ai dit qu'ils pouvaient en faire autant (22). Généralement, leurs soldats, qui tous voyaient un observateur qui plongeait sur eux et qui prenait des notes, étaient persuadés qu'ils ne pouvaient pas faire un mouvement sans être remarqués. Nos soldats étaient dans la même opinion, et trouvaient dans les observateurs un genre de bravoure nouveau qui excitait leur admiration et leur confiance (23). Dans nos marches, toujours pénibles, la surveillance continuelle ne permettant pas à aucun aérostatier de quitter la corde qui retenait le ballon, il nous est arrivé de trouver sur notre passage des rafraîchissemens préparés pour nous : souvent aussi, des soldats des troupes légères nous apportaient du vin.

Si le balancement qu'on éprouve, et qui est plus ou moins grand, suivant la force du vent, est souvent un obstacle à l'observation, lorsqu'on est obligé de se servir de lunette (excepté dans les très grands vents, je m'étais accoutumé à m'en servir), je dois observer que le plus souvent on distingue à la vue simple, les différens mouvemens des corps d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et leurs parcs : à Manbeuge, devant Mayence et Manheim, je pouvais compter les pièces de canon dans les redoutes et sur les remparts, à la vue simple.

Ce qui cause une impression à laquelle on a besoin de s'accoutumer, c'est le bruit que fait le ballon, lorsqu'il est comprimé par les coups de vent répétés; il s'y forme une concavité plus ou moins grande suivant la force du vent. Lorsque le coup de vent a passé, le ballon reprend sa forme, par l'élasticité du gaz qui était comprimé, avec une telle vitesse, que le bruit ou coup de fouet du taffetas se fait entendre à une grande distance, ce qui ferait craindre sa rupture s'il n'était pas contenu par le filet. Du reste, cet accident ne m'est jamais arrivé, quoique je me sois souvent servi d'un ballon dont le taffetas avait perdu presque toute sa force.

Pendant que j'étais à cent cinquante toises d'élévation, pour une reconnaissance sur les bords du Rhin, un frisson épouvantable me força, pour la première fois, de m'asseoir dans ma nacelle; il fut suivi d'une fièvre violente qui me mit aux portes du tombeau à Frankenthal, où j'avais fait un établissement. Mon lieutenant prit le commandement de ma compagnie et passa le Rhin : dans la première nuit son ballon fut criblé de chevrotines et mis hors de service.

Celui que conduisait le capitaine commandant la première compagnie, que plusieurs bombes et boulets n'avaient pu démonter devant Erhenbreistein, après avoir passé le Rhin, après avoir construit un fourneau et rempli un ballon de trente pieds; celui-là fut également percé de plusieurs balles.

Forcé de prendre un congé, j'étais à peine en convalescence, lorsque je rentrai à Paris. Je fus élevé en arrivant au grade de chef de bataillon, et je repris la suite de mes travaux à Meudon.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 3.

J'AVAIS rassemblé dans mon cabinet de physique, les appareils et instrumens les plus parfaits pour les expériences sur l'électricité, sur la lumière et sur les gaz. Guyton était venu plusieurs fois y répéter les siennes. Il y avait conduit, avec le docteur Chaussier, le savant Volta, lorsqu'il vint à Paris communiquer aux physiciens ses belles expériences sur la détonation du gaz hydrogène combiné avec le gaz oxygène.

NOTE 2, PAGE 4.

Je fus autorisé à faire faire cette réparation dans la salle des Marchaux, aux Tuileries.

NOTE 3, MÊME PAGE.

Ce tuyau de fonte avait trois pieds de long sur dix-huit pouces de diamètre.

NOTE 4, MÊME PAGE.

L'opération dura quatre jours et trois nuits, parce que, outre quelques changemens dans les appareils, il fallut remplacer par des tuyaux de cuivre soudés à la soudure forte, ceux de fer-blanc proposés par Guyton, qui, quoique plongés dans des auges remplies d'eau froide qu'on renouvelait, se dessoudaient par le passage du gaz.

NOTE 5, MÊME PAGE.

En arrivant à Beaumont, couvert de boue (j'avais été obligé de faire les six lieues de route à franc étrier, les chemins étaient si mauvais que les équipages d'artillerie avaient de la boue par-dessus les moyeux des roues), le représentant auquel je devais présenter mon ordre ne comprit d'abord ni ma mission, ni l'ordre du Comité de salut public, encore moins un aérostat au milieu d'un camp; il

me menaçait de me faire fusiller avant de m'entendre : il finit pourtant par se radoucir, et me fit des complimens sur mon dévouement.

NOTE 6, PAGE 5.

Ces tuyaux avaient huit pieds de long sur douze pouces de diamètre en dedans ; ils étaient remplis de quatre cents livres de rognures de tôle et de copeaux de fer tourné. Il fallait, pour leur faire contenir cette quantité, battre le mouton à chaque panier de fer qui y était versé. Chacun pesait alors deux mille livres.

NOTE 7, MÊME PAGE.

C'est à tort qu'on a indiqué, dans plusieurs gravures, plus de deux cordes pour retenir le ballon ; continuellement balancé, une troisième corde eût été tantôt trop longue, tantôt trop courte, suivant le mouvement imprimé au ballon, par conséquent inutile. Une corde pour faire passer des avis n'eût été qu'embarrassante. J'avais dans ma nacelle de petits sacs remplis de sable et portant une flamme, j'y plaçais la note ou lettre que je voulais faire passer, et je jetais le sac après avoir averti par un signal convenu. Il tombait au-dessous de la nacelle.

NOTE 8, MÊME PAGE.

J'avais pris note, dans cette première expérience, de plusieurs corrections que l'expérience seule pouvait faire connaître.

NOTE 9, MÊME PAGE.

Mes études et mes habitudes n'étaient pas dirigées vers le métier des armes ; mais, à cette époque, il fallait savoir tout ce que le gouvernement vous jugeait capable de faire, et de son côté, chacun craignait de ne pas faire assez. Je sentis bientôt qu'il fallait être militaire au milieu des camps, et je commençai mon service par coucher tout habillé trois mois de suite sous le ballon. A cette époque les appointemens de capitaine d'artillerie valaient deux sous par jour, chez le marchand.

NOTE 10, MÊME PAGE.

J'étais autorisé à présenter au gouvernement les officiers, qu'il confirmait, ainsi qu'à requérir dans les corps d'infanterie, pour entrer dans ma compagnie, les hommes que je jugerais utiles à mes travaux.

NOTE 11, PAGE 5.

M. Lhomond, auquel j'avais fait accorder le grade de lieutenant, et qui depuis a passé successivement au grade de chef de bataillon dans le corps du génie ; cet officier, ami des arts, m'a rendu, ainsi qu'à l'aérostation, les plus grands services.

Je ne dois pas oublier M. Plafanet, qui, de lieutenant dans le corps des aérostiers, est maintenant major dans le corps du génie employé à Douai.

NOTE 12, PAGE 6.

Il fallait employer à la construction du fourneau deux toises de pierres, huit à dix milliers de briques, et quatre à six voies de bois pour rougir le fer pendant l'opération.

NOTE 13, MÊME PAGE.

Chaque jour nous trouvions des différences sensibles soit dans les travaux que l'ennemi avait faits pendant la nuit, soit dans ses forces apparentes. Le cinquième jour, une pièce de dix-sept, embusquée dans un ravin à demi-portée de canon, tira sur le ballon aussitôt qu'il fut aperçu au-dessus des remparts. Le boulet passa par-dessus ; un second coup fut bientôt préparé, je voyais charger et mettre le feu à la pièce, le boulet cette fois passa si près que je crus l'aérostат percé. Au troisième coup, le boulet passa dessous : tous traversaient la ville et allaient tomber au milieu du camp retranché (j'avais avec moi un aérostier qui avait long-temps servi d'observateur à la tour, et que j'avais enrôlé dans ma compagnie). Lorsque j'eus donné le signal de nous ramener à terre, ma troupe mit une telle activité pour m'y faire arriver, que la pièce ne put tirer que deux coups : le lendemain matin la pièce était retirée.

NOTE 14, PAGE 7.

Je voyageais avec le ballon à une élévation telle que la cavalerie et les équipages militaires pouvaient passer sous la nacelle ; les aérostiers qui tenaient les cordes marchaient sur les deux bords de la route.

La nacelle portait les deux cordes d'ascension, une grande toile pour abattre le ballon lorsque le vent était trop fort, des piquets, des masses et des pioches avec les sacs et les signaux. Il pouvait enlever cinq cents livres ; mais le plus faible excès de légèreté suffisait pour s'élever dans le calme : alors je portais dans ma nacelle des sacs

de sable de dix et vingt livres, dont je diminuais le nombre suivant la force du vent, ou que je vidais si des coups de vent me surprenaient. A Maubeuge, un coup de vent imprévu me portait sur la pointe d'un clocher, un sac de vingt livres que je jetai brusquement me releva.

NOTE 15, PAGE 7.

A trois heures de l'après-midi (l'attaque avait commencé à trois heures et demie du matin), le général Jourdan me donna l'ordre de m'élever et d'observer un point sur lequel il me fit donner une note. Pendant que j'observais avec un officier de ma compagnie (le général n'avait point d'officier d'état-major disponible), un ballon, qu'on faisait porter sur un autre point par le chemin le plus court, passa sous mes cordes; j'entendis plusieurs voix qui répétaient avec humeur qu'on les faisait battre en retraite: je distinguai parfaitement la voix de l'un d'eux, qui leur dit: « Si nous battions en retraite, le ballon ne serait pas là. »

NOTE 16, MÊME PAGE.

C'était le ballon qui avait servi à ma première expérience à Meudon, qui même alors n'était pas neuf. Il avait été depuis long-temps exposé à la pluie et au soleil ardent. Le taffetas, dans sa partie supérieure, n'avait pas la solidité du papier brouillard le plus mince.

NOTE 17, MÊME PAGE.

Un excès de fatigue me força de me reposer un instant sur la terre. L'officier qui me remplaça auprès du fourneau, dont je ne confiais la conduite à personne, força le feu; trois tuyaux furent percés par le dard de la flamme. Il fallut laisser refroidir le fourneau et retirer ceux qui étaient hors de service, encore brûlants, pour les remplacer: l'opération que j'avais faite plusieurs fois dans six heures, dura huit jours et sept nuits, sans nul repos, que celui de quelques heures que j'avais eu le malheur de prendre la première nuit.

NOTE 18, PAGE 8.

J'avais combattu, dans plusieurs lettres à Guyton et Conté, la proposition d'un ballon cylindrique; j'avais prévu tout ce qui est arrivé, et j'avais insisté surtout sur la presque impossibilité de répondre seul de son observation, lorsqu'on est aussi occupé que doit l'être celui qui gouverne cette machine:

NOTE 19, PAGE 8.

Je faisais suivre un petit tuyau, avec du fer et des appareils pour parer à des accidens. Je construisis un fourneau pour y placer mon tuyau rempli de fer.

NOTE 20, MÊME PAGE.

Il était assez naturel de croire que les habitans, qui avaient été témoins d'une opération difficile à comprendre, pour le plus grand nombre, désireraient voir une expérience. Je m'étais fait une loi de ne jamais faire d'ascension que devant l'ennemi ; je ne voulais pas d'ailleurs augmenter les fatigues de ma compagnie (qui venait de passer deux nuits) pour donner un spectacle. Je sortis de la ville au pas de charge.

NOTE 21, MÊME PAGE.

Je remplissais un nouveau ballon, lorsque je m'aperçus que les briques qui formaient les bouches de mon fourneau se vitrifièrent, coulaient et en obstruaient l'entrée.

J'avais visité, à quelques lieues de Borcette, une fabrique de cuivre jaune ; je fis prendre de vieux creusets que je fis mêler, réduits en poussière, avec une suffisante quantité d'argile pour en faire une pâte. Je fis faire un moule, et mes aérostiers firent des briques, qu'aucun d'eux n'avait jamais vu faire. Après une demi-cuisson, les briques vitrifiées furent remplacées, et les nouvelles résistèrent au feu.

NOTE 22, PAGE 9.

Je reçus l'ordre de faire une reconnaissance sur Mayence : je me plaçai entre nos lignes et la place, à une demi-portée de canon ; le vent était fort, et pour lui opposer plus de résistance, je montai seul avec plus de deux cents livres d'excès de légèreté. J'étais à plus de cent cinquante toises d'élévation, lorsque trois bourrasques successives me rabattirent à terre, avec une si grande force, que plusieurs des barreaux qui soutenaient le fond de la nacelle furent brisés. Chaque fois le ballon s'est élevé avec une telle vitesse, que soixante-quatre personnes, trente-deux à chaque corde, ont été entraînées à une grande distance. Si les cordes avaient été fixées à des grappins, ainsi qu'on me l'avait proposé, il n'y a pas de doute qu'elles eussent été cassées si le filet n'avait pas été rompu.

L'ennemi n'a pas tiré ; cinq généraux sont sortis de la place en

dévant des mouchoirs blancs sur leur chapeau. Nos généraux, que j'en ai prévenus, ont été au-devant d'eux; lorsqu'ils se sont rencontrés, le général qui commandait la place a dit au général français : « Monsieur le général, je vous demande en grâce de faire descendre ce brave officier; le vent va le faire périr; il ne faut pas qu'il périsse par un accident étranger à la guerre; c'est moi qui ai fait tirer sur lui à Maubeuge. »

Le vent s'est un peu calmé, alors j'ai pu compter à la vue simple les pièces de canon sur les remparts, ainsi que tous ceux qui marchaient dans les rues et sur les places.

NOTE 23, PAGE 9.

Nous étions campés sur les bords du Rhin, devant Manheim, lorsque le général qui nous commandait m'envoya en parlementaire sur l'autre rive. Aussitôt que les officiers autrichiens eurent appris que je commandais l'aérostat, je fus accablé de questions et de complimens; un officier, qui avait passé avec moi, observa que si mes cordes cassaient, je pourrais être exposé si je tombais dans le camp ennemi. « Monsieur l'ingénieur aérien, répondit un officier supérieur, les Autrichiens savent honorer les talens et la bravoure; vous seriez traité avec distinction. C'est moi qui vous ai fait voir le premier, pendant la bataille de Fleurus, au prince Cobourg, dont je suis l'aide-de-camp. »

Je lui observai qu'on ne devait pas, suivant l'usage, m'interdire l'entrée de la place, puisqu'en m'élevant sur l'autre rive, je plongeais sur la ville.

Le général qui y commandait envoya le lendemain l'autorisation de me faire voir la place si notre général consentait à m'y faire passer.

COUTELLE,

Commandant les aérostatiers.

SUR LA COLONNE
DE LA PLACE VENDÔME,
A PARIS.

